

## EL CAMINO DE LOS SENTIMIENTOS EN LA NOVELA *EL CAMINO A CHLIFA* DE MICHÈLE MARINEAU

Květuše KUNEŠOVÁ

Université de Hradec Králové République tchèque

kvetuse.kunesova@uhk.cz

### Resumen

“El camino de los sentimientos” es una alusión al título de la novela: es un camino real que, durante la guerra en Líbano en 1989, emprenden tres niños, caminando desde Beirut hasta el pueblo de Chlifa, que se encuentra al otro lado del monte Líbano. Atravesar este paisaje tiene un motivo obvio, es decir, escapar de los bombardeos de la capital que ya han causado la muerte de muchos habitantes, incluida la familia de Maha, una niña de doce años, que tiene que cuidar de su hermano pequeño Jad. El personaje principal es Karim, un adolescente de dieciséis años, que después de este camino crucial termina en Quebec, donde sus padres ya emigraron. Los sentimientos que experimentan los personajes, tanto positivos como negativos, son provocados por las situaciones de crisis en las que estos jóvenes se encuentran: enfrentarse a la guerra y a la emigración.

**Palabras clave:** Líbano, Quebec , guerra , inmigración , integración

## LE CHEMIN DES SENTIMENTS DANS LE ROMAN *LA ROUTE DE CHLIFA* DE MICHÈLE MARINEAU

### Résumé

« Le chemin des sentiments » est une allusion au titre du roman : il s’agit d’une véritable route que, pendant la guerre au Liban en 1989, trois enfants empruntent en allant à pied de Beyrouth au village de Chlifa qui se trouve de l’autre côté du mont Liban. Leur traversée du paysage a un motif

évident, c'est-à-dire se sauver devant les bombardements de la capitale qui ont déjà causé la mort de beaucoup d'habitants dont la famille de Maha, jeune fille de douze ans, qui doit s'occuper à cause de cela de son petit frère Jad. Le personnage principal est Karim, adolescent de seize ans, qui après cette route cruciale se retrouve au Québec, où ses parents ont déjà émigré. Les sentiments éprouvés par les personnages, tant positifs que négatifs, sont provoqués par des situations de crise où ces jeunes ils se retrouvent : face à la guerre et à l'émigration.

**Mots-clés :** Liban, Québec, guerre, immigration, intégration

## THE PATH OF EMOTIONS IN THE MICHÈLE MARINEAU'S NOVEL *ROAD TO CHLIFA*

### Abstract

“ The Path of Emotions ” is an allusion to the title of the novel: it concerns the journey made by three children from Beyrouth to Chlifa, the village located on the opposite side of the Mount Lebanon, during the war of Lebanon in 1989. The reason of their crossing the mountain is to avoid the capital and the danger of bombardment which already made a lot of victims, among them the whole family of Maha, a twelve-year-old girl, who has to take care of his little brother Jad because of it. The main character is Karim, a sixteen-year-old boy, who, after this crucial crossing of the mountain, finds himself in Quebec where his parents have already emigrated. The positive and negative emotions experienced by the children are provoked by the situations of crisis: facing the war and the emigration.

**Key words:** Lebanon, Quebec, war, emigration, adjustment

### Introduction

Les dictionnaires expliquent le sentiment comme un état affectif complexe, assez stable et durable, composé d'éléments intellectuels, émotifs ou moraux, et qui concerne soit le sujet même (c'est le cas de l'orgueil ou de la jalousie), soit autrui (sentiments de l'amour, de l'envie, de la haine etc.). Quant à la différence entre l'émotion et le sentiment, celle-ci réside dans le fait que le sentiment ne présente pas une manifestation réactionnelle. Néanmoins, une accumulation de sentiments peut générer des états émotionnels.

Une évocation quelconque des sentiments en littérature fait penser à *Sense and sensibility*, le roman de Jane Austen, écrit à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et publié en 1811. Son titre représente une antithèse bien choisie grâce à l'allitération des mots. La première traduction en français vient de 1815 et son auteur, Isabelle de Montolieu, l'a publiée sous le titre *Raison et Sensibilité, ou les Deux Manières d'aimer*. La traduction de *sensibility* en français semble poser problème, puisque les traductions modernes hésitent entre *sentiments* et *cœur*. Le titre le plus souvent utilisé pour les traductions et adaptations de cette œuvre en français est finalement *Raison et Sentiments* (Austen, 2012). Il paraît que Jane Austen avait des motifs didactiques pour choisir un tel titre. L'histoire du roman présente deux personnages principaux, les sœurs Elinor et Marianne, qui portent deux visions de la vie et de l'amour en incarnant deux façons de se comporter, celle qui est émotionnelle et celle qui est stoïque. Or, selon les psychologues, il faut distinguer, entre l'émotion et les résultats d'émotions, principalement les expressions et les comportements émotionnels. Chaque individu agit ou réagit généralement d'une manière déterminée par son état émotionnel, sa réponse se situant dans l'un des axes combattre - fuir - subir. Le message du roman austenien est clair : elle préfère l'attitude rationnelle et la vision pragmatique des choses. *Sense and sensibility*, la raison et la sensibilité, représente néanmoins une opposition en conjonction, étant donné que le psychisme de l'homme, tout en intégrant le fonctionnement cognitif, y associe, des aspects neurobiologiques pulsionnels ainsi que des influences sociales, puisque, selon Patrick Juignet, « le psychisme est une entité théorique à partir des comportements affectifs et relationnels des individus humains » (Juignet, 2015). Il est évident que Jane Austen était persuadée, tout en considérant la sensibilité une qualité humaine essentielle, que celle-ci ne représenterait pas un bon principe de conduite et que l'homme devrait apprendre à gouverner ses sentiments.

Du point de vue philosophique, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, comme explique Jean Maisonneuve, il est possible de distinguer trois courants qui reflètent des conceptions différentes des sentiments :

1) un courant métaphysique, représenté entre autres par Pascal. Le sentiment y apparaît comme une intuition capable de saisir des valeurs spirituelles ;

2) un courant psychico-physiologique représenté par Malebranche qui considère le sentiment comme phénomène irrationnel traduisant la réaction du sujet à son milieu, toujours accompagné de modifications corporelles ;

3) un courant intellectualiste, dont par exemple Leibniz, qui conçoit le sentiment comme une

forme confuse de l'intelligence.

Le XIX<sup>e</sup> siècle a apporté un goût des sentiments qui reflète la montée de la subjectivité. Celle-ci détermine dans une large mesure l'imagination au cours de ce siècle. Maisonneuve souligne qu'Henri Bergson, très proche de Pascal d'ailleurs, admet que « l'ordre de l'instinct et l'ordre du cœur sont impénétrables à l'intelligence » (Maisonneuve, 1993, p. 38).

La psychanalyse a apporté de nouvelles optiques dans l'étude des sentiments : les sentiments d'infériorité et le narcissisme ont été étudiés par Pierre Janet par exemple. Son ouvrage *La force et la faiblesse psychologiques* (Janet, 1932) démontre les formes de l'insuffisance qui provoque une compensation en tant que réaction nécessaire. L'auto-estimation devient un champ d'étude apprécié.

L'égoïsme tant critiqué par des auteurs moralistes du passé, dont La Rochefoucauld, représente un nouveau champ d'étude au XX<sup>e</sup> siècle. Les courants philosophiques, tels la phénoménologie et l'existentialisme soulignent la relation de l'individu à soi-même qui traduit la relation à l'autre.

Comme le remarque Emmanuel Mounier (Mounier, 2010) dans son ouvrage consacré à l'existentialisme, la philosophie existentialiste considère l'amour comme une sorte de communication avec autrui, un dialogue entre deux sujets autonomes représentant deux « libertés ».

Dans la préface de l'édition de *L'Esquisse d'une théorie des émotions* de 2010, Arnaud Tomès commente la théorie de Sartre :

Comme Freud l'avait fait en son temps pour le phénomène du rêve, Sartre donne à l'émotion une signification et une profondeur nouvelles : l'émotion, phénomène brusque, violent, considéré comme irrationnel, se voit pourvu d'une rationalité qui n'est certes pas celle de l'entendement mais qui est celle d'une conscience fuyant ses difficultés à agir dans l'attitude magique. (Tomès, 2010, p. CVI).

Arnaud Tomès remarque que Sartre admet

qu'il est impossible de construire à partir du seul concept a priori de facticité la description de telle émotion réelle, vécue dans son épaisseur empirique. C'est ce qui rend la psychologie empirique, en dépit des critiques qu'on peut lui adresser, irremplaçable : elle se place sur le terrain des faits, elle collecte des données empiriques (Tomès, 2010, p. CIX).

Selon Tomès, Sartre ne compte pas se passer d'une telle théorie, mais il veut se servir de ses résultats pour donner un contenu concret et positif aux recherches de la phénoménologie pure : « La phénoménologie peut prouver que l'émotion est une réalisation d'essence de la réalité-humaine en

tant qu'elle est *affection*, il lui sera impossible de montrer que la réalité-humaine doive se manifester nécessairement dans de telles émotions. » (Sartre, 2010, p. 66).

### 1. Le roman *La route de Chlifa*

Le roman destiné aux jeunes lecteurs, *La route de Chlifa*, est paru en 1992. Son auteur, Michèle Marineau, qui a écrit une dizaine de livres et fait beaucoup de traductions et adaptations, appartient aux écrivains classiques de la littérature de jeunesse au Québec<sup>1</sup>.

« Le chemin des sentiments » est une allusion au titre du roman : il s'agit d'une véritable route que, pendant la guerre au Liban en 1989, trois enfants empruntent, en allant à pied de Beyrouth au village de Chlifa qui se trouve de l'autre côté du mont Liban. Leur traversée du paysage a un motif évident, c'est-à-dire se sauver devant les bombardements de la capitale qui ont déjà causé la mort de beaucoup d'habitants dont la famille de Maha, jeune fille de douze ans. Orpheline, elle est restée toute seule avec son petit frère Jad, bébé de six mois. Un autre motif de la fuite est la peur de la jeune fille que son frère soit confié aux organisations humanitaires et séparé d'elle. Lors de cette fuite de la ville, ils sont accompagnés par Karim, personnage principal du roman. Karim est un garçon de dix-sept ans qui a fréquenté le même lycée que la sœur de Maha, Nada. Les enfants se sont rencontrés par hasard et décident de quitter la ville ensemble. Grâce à l'aide d'un ami du père de Karim, ils se retrouvent bientôt dans la campagne déserte où ils ne devraient être menacés par aucune des parties belligérantes de cette guerre civile, les dangers étant ainsi au moins minimalisés. Or, leur traversée ne réussit que partiellement. Dans les montagnes, les enfants ne rencontrent personne, mais lorsqu'ils commencent à descendre vers les villages, avant d'arriver à Chlifa, Maha meurt, victime d'une attaque d'un ennemi inconnu au moment où Karim est absent. Celui-ci atteint le but de leur voyage seul, en portant Jad et le cadavre de la jeune fille.

La notion du chemin a servi de titre au livre entier parce que la traversée représente le noyau de l'histoire. Ce passage pénible suffirait pleinement pour construire l'intrigue du roman en tant que l'histoire de Karim et ses compagnons. Or, la composition du roman est plus compliquée. La description de la route se trouve au milieu du livre comme une rétrospective qui remplace en quelque

<sup>1</sup> Michèle Marineau, née en 1955, est l'auteur de plusieurs romans : *Cassiopee - L'Été polonais*, 1988 ; *Cassiopee - L'Été des baleines*, 1989 ; *L'Homme du Cheshire*, 1990 ; *La Route de Chlifa*, 1992 ; *Les vélos n'ont pas d'états d'âme*, 1998 ; *Rouge poison*, 2000 ; *Cassiopee*, 2002 ; *Marion et le nouveau monde*, 2002 ; *La Troisième Lettre*, 2007 et d'autres.

sorte les souvenirs de Karim. La composition intentionnelle du roman est telle que la partie qui précède l'histoire de la traversée raconte les événements qui se passent plus tard au Canada, après que Karim y a rejoint ses parents. Au début du livre, le lecteur peut avoir des problèmes à comprendre certaines situations, étant donné qu'il ne connaît pas les drames liés à la vie de Karim au Liban. Finalement, la troisième partie qui ressemble à un épilogue, d'une vingtaine de pages, s'enchaîne, sur le plan spatial et temporel, à la première partie : la vie canadienne de Karim se poursuit, mais rien n'est comme avant l'incident.

Dans la première et la troisième parties du roman, la narration à la troisième personne cède la place, quatre fois, aux passages du journal que le protagoniste écrit et aux textes des lettres qu'il échange avec son ami Béchir qui, lui, a émigré en France. Ces parties authentiques éclairent la vie intérieure du personnage principal, Karim, en complétant son portrait.

L'aventure des enfants au Liban est exceptionnelle tant par sa nature que par sa fin tragique. Or, l'élément dramatique ne manque pas dans la vie canadienne de Karim non plus.

## **2. Les sentiments de base**

Les différents sentiments éprouvés par les protagonistes du roman entrent dans la constitution de leurs caractères et de leurs comportements. Tandis que Karim vit des émotions positives : l'amour, l'amitié, la pitié, la responsabilité vis-à-vis des autres, Maha, qui avoue avoir vécu des sentiments d'infériorité par rapports à sa sœur Nada, éprouve la jalousie vis à vis de celle-ci et une indignation dont la cible sont les autres, Karim en premier.

Dans chaque partie du roman, il est possible de dégager un ou plusieurs sentiments dominants. Dans cette optique, nous allons suivre, notamment, l'axe de la haine et de la tristesse dans la première partie, l'axe de l'amour et de la peur dans la deuxième partie, et finalement l'axe de l'espoir dans la dernière partie. Les sentiments et les émotions sont omniprésents tel que le montre l'exemple particulier de l'ubiquité de l'amour, constatable au niveau des activités humaines et des relations interpersonnelles.

## **3. La première partie - Catalyse, 1990, Montréal**

Le narrateur de la première partie est apparemment une camarade de classe de Karim dans une école canadienne. A un moment donné, elle se démasque un peu : « Plus tard, je vais être écrivaine. »

(Marineau, 1992, p. 25). Dans la classe, Karim suscite des hostilités de la part des garçons (Dave, élève de la même classe l'appelle « ostie », ce qui est un juron québécois qu'on utilise en parlant avec colère de quelqu'un).

Auprès de jeunes filles, il provoque de l'admiration, et la narratrice se place ainsi émotionnellement de son côté. Sa narration, bien qu'elle tente d'être objective, ne l'est pas. Elle est en effet marquée par les sentiments de la jeune fille qui apprécie, en premier, la beauté physique de Karim : « Ce gars était beau... grand, mince, traits fins, la peau mate, les cheveux noirs et broussilleux, le regard perçant. L'image même du héros sans peur et sans reproche qu'on aimerait bien voir voler à notre secours en cas de feu, de tremblements de terre ou d'examen de chimie. » (*Ibid.*, p. 18). Ce qui diffère des opinions de ses camarades de classe oscillant entre la sympathie et l'antipathie.

Pour sa part, Karim éprouve d'autres sentiments qu'il confie à son journal. Il se sent méprisé au point d'être effacé du monde. Bien que toutes les filles soient amoureuses de lui, comme dit la narratrice, il se rend compte surtout des regards méprisants des garçons qui le détestent en tant que rival. Il est à noter que la différence est la cause tant d'une admiration que d'un refus radical. Comme l'écrit la narratrice : « Ce gars avait le don d'exacerber les passions. Comme si sa seule présence avait fait tomber toutes les politesses... Nous apparaissions enfin tels que nous étions, avec nos haines, nos désirs, nos préjugés, nos dégoûts, nos petites lâchetés... » (*Ibid.*, p. 22).

Les sentiments d'indifférence et de mépris dont il pense être l'objet provoquent une réaction chez Karim, celle de la haine à l'égard de tous les autres. Dans son journal, il confesse ses sentiments négatifs : « Le plus dur, c'est l'indifférence, l'impression d'être transparent. Et qu'on a enfin le sentiment d'exister, c'est parce qu'on dérange ou qu'on vient de faire une gaffe... Je hais cette école. Je hais cette ville. Je hais cette vie. » (*Ibid.*, p. 19).

Venu d'un pays chaud, Karim, comme tous les immigrés au Canada, déteste le climat canadien qui le déprime ainsi que les gens : « Il fait froid. Je hais le froid et la neige. Ici, les rues sont interminables, bordées de maisons inconnues, hostiles. Il n'y a pas de bombardements, non, mais pas de soleil non plus. Ou alors un soleil froid et insensible. Qu'est-ce que je fais dans ce pays ? » (*Ibid.*, p. 25).

A ce moment-là, il compare sa vie au Québec avec celle de son ami Béchir dont la famille a émigré en France et qui est content. Sans autres raisons, il est implicite que l'évocation de la France signifie le bonheur, tandis que le Canada représente le mal profond.

Dans son journal, Karim revient également aux moments vécus au Liban qui sont très douloureux en approfondissant ses sentiments du dégoût du temps présent : il fait une allusion à son rêve de Maha où elle s'est métamorphosée en sa copine de classe asiatique, en s'exclamant pathétiquement : « Oh ! comment faire taire cette douleur ? » (*Ibid.*, p. 26). Quand les élèves écoutent en classe une chanson d'amour, il s'écroule en une crise de nerfs parce que le texte lui rappelle la mort de Maha ; il est désespéré et la narratrice le remarque lors de cette scène.

Karim exprime plusieurs fois le dégoût qu'il sent vis-à-vis de la vie canadienne en considérant ses camarades de classe comme des « crétins pour qui la vie se réduit à cette formule que certains arborent sur leur t-shirt : « Don't worry. Be happy. » (*Ibid.*, p. 32). Quand les enfants vont à la classe de neige, ils ont l'occasion de bavarder ensemble en parlant de choses et d'autres, y compris de racisme. Les opinions diffèrent, mais Karim ne se prononce pas. Le séjour à la montagne finit par une bagarre entre un groupe de garçons et Karim qui veut défendre My-Lan, leur copine chinoise, que les garçons ont insultée dans la nuit. Dave, le plus agressif du groupe, blesse Karim au couteau. Celui-ci devient furieux en voyant les garçons se moquer de la jeune fille et de l'attaquer. Il ne sait même pas comment expliquer cet état d'âme où il se retrouve. Dans son journal, il avoue sa rage en décrivant l'incident : « Ils la tenaient. Ils la touchaient. Il y avait tellement de peur dans ses yeux, tellement d'horreur, tellement... Le temps s'est arrêté. Le décor a disparu. Il n'y avait plus qu'eux. Et elle. J'ai avancé et j'ai cogné, cogné, cogné, cogné, cogné, co... » (*Ibid.*, p. 53).

Une forte émotion aveugle le personnage à tel point qu'il n'est pas capable d'évaluer la situation.

Selon l'explication de Sartre :

A présent, nous pouvons concevoir ce qu'est une émotion. C'est une transformation du monde. Lorsque les chemins tracés deviennent trop difficiles, ou lorsque nous ne voyons pas de chemin, nous ne pouvons plus demeurer dans un monde si urgent et si difficile. Toutes les voies sont barrées, il faut pourtant agir. Alors nous essayons de changer le monde, c'est-à-dire de le vivre comme si les rapports des choses à leurs potentialités n'étaient pas réglés par les processus déterministes mais par la magie. Entendons bien qu'il ne s'agit pas d'un jeu : nous y sommes acculés et nous nous jetons dans cette nouvelle attitude avec toute la force dont nous disposons. (Sartre, 2010, p. 43)

C'était une situation exceptionnelle que Karim, lui-même, ne comprend pas entièrement : il a horreur des remerciements de My-Lan parce que ses motifs ont été différents et complexes : « Elle croit que j'ai fait ça pour elle. Mais ce n'est pas pour elle que j'ai fait ça. C'est pour M... Non, même pas. Pour moi. » (Marineau, 1992, p. 55)



#### 4. La deuxième partie : Beyrouth-Chlifa, 1989

Michèle Marineau évoque la guerre au Liban qui a commencé en 1975 : au début de l'histoire racontée par le roman, c'est l'année 1989. Le narrateur omniscient décrit la vie ordinaire des habitants de Beyrouth qui sont presque habitués aux dangers que la guerre a apportés. Les enfants fréquentent leurs écoles et vivent leurs premiers amours. Le lecteur apprend comment Karim s'est épris de Nada, sa copine de classe. Son amour commence à se cristalliser grâce à un baiser furtif, osé, lors d'une visite chez les parents de la jeune fille. Karim rêve de Nada et bien qu'ils se voient souvent, d'autres situations intimes restent au niveau de son désir, car les événements se précipitent. Or, les combats deviennent de plus en plus intenses et les bombardements obligent les habitants de rester chez eux. Les enseignements au lycée sont supprimés. C'est à ce moment que Karim se rend compte de sa situation difficile et de sa solitude. A savoir, les parents de Karim sont partis pour le Canada voir leur grand-mère en laissant le fils seul au Liban à cause de son lycée. Il est prévu qu'il les rejoindra plus tard. Un matin, après une nuit de bombardements, il rencontre Maha, la sœur de Nada, devant son immeuble. Quand il apprend la mort de Nada, il est choqué ne comprenant pas ses propres sentiments :

Il s'étonne vaguement de ne pas ressentir plus de désespoir... Nada qu'il aime est morte. Il devrait être terrassé de douleur, secoué de sanglots. Il est au contraire très calme. Il a l'impression de flotter. Peut-être l'étrange détachement de Maha a-t-il déteint sur lui. Ou alors c'est que la mort de Nada n'a pas encore de réalité pour lui. Il sent bien une douleur affolée lui fouiller le ventre, il sent quelque chose comme un vertige se creuser inexorablement en lui, mais il en prend conscience de très loin, comme si cela ne lui arrivait pas à lui mais à quelqu'un d'autre (*Ibid.*, p. 80).

En comparaison avec Nada, qui est considérée comme l'incarnation de la douceur, le personnage de sa sœur Maha provoque des hostilités. Une vieille voisine, remplie de haine contre Maha, la compare à Nada. Malgré son âge, Maha, qui n'a que douze ans, semble être décidée et persévérante. C'est elle qui impose la nécessité de quitter Beyrouth. Son intention est motivée par la peur qui n'est pas effectivement provoquée par les bombardements mais par le sentiment qu'elle pourrait être séparée de son petit frère dès que les organisations humanitaires viendront chercher les orphelins dans les ruines de leur quartier. Elle s'attache à l'idée d'aller à Chlifa, le village où habitent les gens qu'elle connaît et où elle espère trouver un refuge avec son petit frère. Le sentiment du devoir qui consiste à sauver Jad et à rester avec lui, c'est-à-dire en famille, est plus fort que tout le raisonnement, le devoir s'imposant plus que les angoisses qu'une telle entreprise peut causer. Maha résiste aux réserves sérieuses exprimées

par Karim. A l'âge de dix-sept ans, celui-ci se sent obligé de prendre ses responsabilités vis-à-vis de la jeune fille et du bébé, mais aussi parce qu'il veut partir : c'est une sorte d'évasion, qui efface la passivité de l'attente et la peur de la mort :

Karim se demande pourquoi, en dépit du bon sens, il a décidé d'accompagner Maha dans sa folle équipée. Parce qu'il a senti le besoin de protéger la sœur et le frère de Nada ? par réflexe du chevalier sans peur et sans reproche ? c'est peut-être l'explication la plus simple, mais elle ne le satisfait qu'à moitié. A son grand étonnement, il se rend soudain compte que ce qu'il a décidé à partir, c'est justement le côté insensé de cette expédition par delà le mont Liban. Une expédition qui est aux antipodes de la vie qu'il mène depuis des mois. Le contraire de peur, de cachettes, de l'inaction. (*Ibid.*, p. 101).

Néanmoins, juste avant de prendre la route, il pense à son père et éprouve des sentiments qui ne sont pas liés à la réalité et à la situation où il se retrouve, celle d'une fuite dangereuse :

Et une émotion nouvelle le transperce. Un mélange de nostalgie, d'amour, de fierté, de sentimentalisme un peu bête. Marcher sur les traces de son père, suivre les chemins de la mémoire, annihiler le temps et l'espace... Il cherche la formule qui décrirait ce que représente pour lui cette traversée, ce pèlerinage. Mais il ne trouve pas les mots qu'il faut. Il reste à la lisière de ce qu'il veut dire, à la lisière de ce qu'il ressent. Et il en conçoit un peu de tristesse. (*Ibid.*, p. 134).

Effectivement, dans leurs pensées, les deux personnages principaux s'écartent du devoir qui les attend. Chez Antoine Milad, Maha regarde la carte postale avec la photo de la tapisserie qui représente *La dame à la licorne*. Cette carte devient source d'inspiration pour son imagination qui construit immédiatement un univers imaginaire heureux : « C'est comme un rêve... Un rêve où les gens et les bêtes peuvent rester ensemble, immobiles, dans un champ de fleurs, sans avoir peur. Un jour, je vivrai dans un endroit comme ça. » (*Ibid.*, p. 121).

Karim réfléchit au caractère très compliqué de Maha et à la colère qu'elle lui montre après s'être sentie offensée : « C'est la première fois qu'il rencontre quelqu'un qui le déroute autant, Maha est à la fois naïve et farouche, fragile et dure. Il ne sait jamais si elle va se mettre à rire et à sautiller, ou, au contraire, crisper les poings et lui lancer sa rage en pleine figure... » (*Ibid.*, p. 171). Il se rend compte de l'ambivalence de ses sentiments envers elle :

Je ne comprends pas cette gamine...Elle est insolente, bourrée de défauts, mais elle a aussi du coeur et de la débrouillardise...et quelque chose de mystérieux. Quelque chose comme une vision qui s'accorde mal avec son corps frêle et sa voix claire. Et voilà qu'elle est fâchée contre moi. (*Ibid.*, p. 172).

Dans les deux citations précédentes, il est intéressant de comparer la voix du narrateur et celle de

Karim qui disent presque la même chose, sur un même ton, avec les mêmes émotions.

Les sentiments de Maha sont également ambivalents, notamment dans ses souvenirs où l'image de Nada apparaît comme l'objet de sa jalousie, mais aussi comme le symbole de la famille et de tout ce qu'elle a perdu quand elle restée orpheline : « Toujours j'ai été jalouse de Nada. Elle était douce, souriante aimable, elle était tout... j'aurais voulu la voir souillée, humiliée, une fois, une seule fois. » (*Ibid.*, p. 201). Or, en même temps, Maha est malheureuse en se souvenant de la mort de Nada et de sa famille, notamment de la façon dont ils étaient enterrés en vitesse sous les bombardements.

Les enfants s'excitent lors d'une dispute qui s'enflamme au sujet de Nada, en s'offensant mutuellement. Ce conflit a une conséquence tragique : Karim quitte Maha pour aller se promener dans la montagne et la jeune fille reste seule avec Jad. Quand Karim retourne, elle est morte, violée et tuée. Il se fait des reproches, malheureux : « Je suis une ordure. Je me suis déchargé sur Maha de l'horreur que je ressentais pour moi-même. Je l'ai attaquée dans ce qu'elle a de plus fragile parce que je me haïssais moi-même. Décidément, je suis un salaud. » (*Ibid.*, p. 214). Pour Karim, la traversée du mont se clôt alors dans un désespoir. Il se culpabilise en se voyant la cause de la mort de Maha.

Il n'est pas sans intérêt de constater la transgression des sentiments chez les deux personnages principaux : l'admiration qui se transforme en jalousie chez Maha vis-à-vis de sa sœur Nada, ainsi que les sentiments ambivalents de Karim vis-à-vis de Maha, l'amitié ou l'indignation qu'il ressent selon la situation cèdent à la culpabilité – un désir vague d'auto-punition – et plus tard à l'agressivité. Selon Lebovici, la culpabilité est le résultat d'une angoisse éprouvée et d'un malheur extérieur. Même après la disparition de l'objet – cause de l'angoisse - la tension des sentiments de culpabilité peut persister (Lebovici, 1989).

### **5. La troisième partie : La vie continue, Montréal, février-mai 1990**

La troisième partie commence par le journal de Karim. Il est à l'hôpital après l'incident où il a été blessé par Dave. Les souvenirs lui reviennent, il évoque son arrivée et les débuts de son séjour montréalais :

J'aimerais pouvoir dire que je réfléchissais, que je m'interrogeais sur le sens de l'existence, la vie et la mort, mais ce n'est même pas le cas. Je végétais. Mes parents ont bien essayé de me sortir de cette torpeur, de me faire bouger, de me faire découvrir le pays. Je ne voulais rien voir. Il paraît que l'automne est beau par ici.

Květuše Kunešová

Possible. Je n'ai rien vu. (Marineau, 1992, p. 134).

L'incident malheureux a pour lui néanmoins un effet curatif. A l'hôpital, il guérit non seulement de sa blessure physique, mais aussi de ses sentiments négatifs et de sa tristesse permanente. Il se rend compte que les autres existent, qu'ils ont également souffert et qu'il n'est pas le seul au monde : « Je n'ai pas le monopole du malheur. » (*Ibid.*, p. 234).

Le sentiment d'être différent, d'avoir une expérience profonde de la guerre et de savoir ce que c'est que la vie et la mort, ont justifié son mépris :

Pendant des mois, je me suis drapé dans mon malheur comme s'il s'agissait d'une vertu qui m'aurait autorisé à mépriser tout le monde. Qu'est-ce que je sais du malheur des autres ? De quel droit me suis-je permis de juger que seule ma souffrance était digne d'intérêt. Vivre ou mourir, il faut choisir. (*Ibid.*, p. 235).

Et l'ont poussé à réfléchir finalement à la valeur des actes humains et à se rendre compte de ce qui est lâche, ce qui vaut la peine et ce qui est admirable. Karim retrouve l'autrui : « J'ai essayé de vivre en marge des autres, en marge des souvenirs, des cauchemars et des remords. En marge de la vie. Ça ne pouvait pas durer. » (*Ibid.*, p. 236).

Le narrateur raconte brièvement comment la vie de Karim continue : lorsqu'il revient dans la classe, les élèves l'acceptent. L'esprit de la communauté efface toutes les émotions négatives. Dans la lettre par laquelle le roman se termine, celle de Karim à Béchir, Karim énumère les choses qu'il aime au Canada, beaucoup plus nombreuses que celles qu'il n'aime pas. Sa haine a disparu, sa tristesse apparaît encore par moments, mais les sentiments reviennent en harmonie.

## 6. L'amour

Dans cette troisième partie de notre analyse, nous aimerions nous pencher sur le sentiment de l'amour dont nous avons déjà mentionné l'ubiquité. (Bonney, 1990).

Dans le roman en question, au début de l'ordre chronologique de l'histoire, Karim est amoureux de Nada. Son amour est plutôt platonique, il s'agit d'un sentiment qui se nourrit surtout de son imagination. Cet amour imaginaire le poursuit néanmoins encore après la mort de la jeune fille. Il ne cesse pas de se poser la question si Nada, ce personnage zéro, dont nous ne savons pas grand chose

et que Karim a idéalisé, a pu l'aimer. Ce sont des questions qui manifestent, à notre avis, la nécessité d'auto-estimation dictée par son narcissisme :

Toujours, comme une obsédante litanie, reviennent les questions. Questions stériles, inutiles, sans doute égoïstes, mais qui lui martèlent la tête et le cœur. Que pensait Nada de moi ? Que disait-elle à mon sujet ? M'aimait-elle ? Et qui était-elle vraiment ? Nada. Un nom. Un sourire. Une odeur un peu sucrée. La courbe fugitive d'un sein. Un baiser trop rapide. Et maintenant cette douleur qui lui fouille le ventre. (Marineau, 1992, p. 157).

De temps en temps, il arrive que les enfants parlent de Nada : Maha dit que Nada ne s'occupait jamais du bébé, leur frère Jad. Mais au contraire, elle n'a jamais utilisé de mots vulgaires. Maha dévoile un peu les rapports entre elle et sa sœur : « Tu sais, elle et moi, on ne se parlait pas tellement. » (*Ibid.*, p. 169). Toujours jalouse de Nada, Maha avoue avoir lu son journal intime : et elle cite une phrase qui blesse Karim – que son baiser a été un peu fade.

Le personnage de Nada intervient ainsi dans les rapports entre Karim et Maha. Nada dont le nom veut dire « rien » en espagnol<sup>2</sup>, elle qui est morte, cause néanmoins des conflits dans les consciences de ces deux enfants.

La beauté divise également les sœurs, c'est pourquoi leurs rapports n'étaient jamais parfaits. L'avantage d'être beau, selon l'esthétique classique où le beau signifie bon, fait que Maha semble être pénalisée. A nouveau, nous pourrions faire allusion au roman austenien qui présente deux caractères et deux approches d'affectivité incarnées par deux sœurs, protagonistes.

L'amour et la jalousie apparaissent dans *La route de Chlifa* également sous forme de l'intertextualité. En regardant du haut de la montagne les enfants se rappellent la mythologie grecque et ses personnages, tels Adonis et Aphrodite, qui auraient dû s'aimer dans le paysage même. La beauté de la nature leur inspire cette évasion vers un imaginaire entièrement contrastif vis-à-vis de leur situation sociale et émotionnelle, ils ne sont pas adultes, ils ne sont pas amants. Le mythe finit par la mort d'Adonis, qui est lacéré par un sanglier envoyé par Arès, jaloux et furieux : « Les fleurs rouges éparpillées sur les prairies, c'étaient les gouttes de sang d'Adonis » (*Ibid.*, p. 190). Il faut probablement considérer cette allusion à Adonis comme une préfiguration de la mort proche de Maha, toute jeune, fraîche et aussi innocente que lui.

De façon un peu illogique, Marineau introduit dans le texte la photo de la tapisserie qui représente

<sup>2</sup> La signification est « la rosée » en arabe, mais Michèle Marineau insiste sur « rien », qui est une allusion au néant.

*La Dame à la licorne*. Cette image évoque chez les personnages, et peut-être aussi chez les lecteurs, un imaginaire médiéval, lointain et d'autant plus idéal. La paix et l'amour englobent tous les êtres vivants. Marineau ne développe pas d'autres associations possibles liées à la dame et à son entourage. Le sens dominant et pertinent pour le texte du roman, c'est une évocation d'un monde idéal, une utopie dont les personnages peuvent rêver et qui leur procure un certain espoir.

Il est à supposer que le même but aurait dû être atteint par les allusions, y compris une citation, du *Petit prince* d'Antoine de Saint-Exupéry. L'idéalisation et la pureté des rapports humains par lesquelles le récit de Saint-Exupéry sait émouvoir les enfants et les adultes sont ainsi implicitement comparables aux rapports entre Karim et Maha. Ils sont amis, et grâce à cette amitié, ils sont capables d'entreprendre une traversée difficile bien que leurs rapports, comme nous l'avons vu, ne manquent pas de réactions émotives occasionnelles très violentes.

Il n'y a pas de joie d'amour dans le roman. Au contraire : l'amour est lié à la mort. Toutes les situations sentimentales qui se présentent dans la nouvelle école de Karim à Montréal le font craquer. La narratrice raconte ce qui s'est passé pendant l'écoute de la chanson « Il n'y a pas d'amour heureux » de Barbara, sur un poème de Louis Aragon et avec la musique de Georges Brassens : « J'ai levé les yeux et j'ai vu Karim, debout, l'air complètement bouleversé. Il n'avait plus rien de froid ni d'indifférent. Dans ses yeux, il y avait de la rage, de l'horreur, de la peur, mais surtout une effroyable tristesse. » (*Ibid.*, p. 35).

### **Conclusion**

Selon la théorie présentée par Sartre, il est possible de considérer les sentiments comme une image des rapports entre le monde et l'homme. Les émotions éprouvées par les personnages sont leurs réactions aux moments cruciaux.

L'auteur souligne les différences de comportement, caractéristiques des situations limites, telle la guerre. La peur provoque chez eux soit la haine, soit la solidarité. La religion qui devrait imposer des impératifs éthiques ne garantit pas la tolérance et la paix, au contraire. Les enfants Karim et Maha doivent se méfier aussi bien des chrétiens que des musulmans, tous sont capables de tuer parce qu'ils se détestent l'un l'autre et souvent, eux-mêmes, victimes d'une fureur provoquée par la psychose de la guerre.

La situation initiale montre les personnages dans des situations émotionnelles stables. Seul Karim

peut survivre aux bouleversements de la guerre, il se renferme devant le monde et commence à détester son entourage. Or, le choc, dont la cause a été la bagarre avec les garçons agressifs, débloque ses émotions en produisant une évacuation de sa rage ressentie vis-à-vis des autres. Lors de sa guérison, il retrouve son équilibre. La situation finale du roman apporte un soulagement psychique qui mène à une nouvelle stabilité émotionnelle.

Il n'est pas sans intérêt que la réalité, le monde autour de Karim, n'a pas changé. Dans la première partie du roman, avant l'incident mentionné, Karim se trouvait dans la même situation, avec le même entourage. C'est après la bagarre que son point de vue et son attitude, qu'on pourrait nommer « sa réalité-humaine », pour employer un terme existentialiste, se sont métamorphosés. Ses camarades de classe, leurs habitudes ainsi que le climat du nord, ne le dérangent plus. Son caractère renfermé s'ouvre progressivement aux nouvelles expériences. Il accepte le milieu social où il est accepté à son tour, tandis que pendant les mois précédents, il était refusé ou admiré pour sa différence.

Or, il est à constater que le cas de la métamorphose des sentiments chez Karim est une preuve de la relativité et de la variété que manifestent les réactions émotionnelles. En ce qui concerne les émotions complexes et durables, cette relativité se traduit par l'ambivalence des sentiments.

Ce que Michèle Marineau voulait souligner sans doute est la notion de l'espoir, souvent également considéré comme sentiment, contraire au désespoir. Malgré l'affirmation de Gabriel Marcel que « L'espoir n'est pas l'optimisme » (Maisonnette, 1993, p. 113), l'espoir représente toujours une attente, une attitude confiante qui regarde vers le futur. En tout cas, nous croyons que le message de l'auteur du roman en question ne réside pas dans l'exposition des émotions des personnages, mais concerne la condition de l'homme et ses rapports sociaux en général.

### Références bibliographiques

- Austen, J. (2012). *Raison et sentiments*. Paris : Livre de poche.
- Bonnefoy, P. (1990). *L'amour*. Paris : PUF.
- Buber, M. (2012). *Je et tu*. (1923). Paris : Éditions Aubier.
- Descartes, R. (1998). *Traité des passions de l'âme*. (1649). Paris : Livre de poche. *Dictionnaire des littératures*. (1992). Sentiments. Paris : Larousse, 1464.

- Juignet, P. (2015.) Le psychisme humain. *Philosophie, science et société* [En ligne]. <http://www.philosciences.com> Consulté le 1-10-2016.
- Lebovici, S. (1989). *Les sentiments de culpabilité chez l'enfant et chez adulte*. Paris : Hachette.
- Maisonneuve, J. (1993). *Les sentiments*. Paris : PUF.
- Marineau, M. (1992). *La route de Chlifa*. Montréal : Québec/Amérique.
- Mounier, E. (2010). *Introduction aux existentialismes*. (1946). Rennes : PU Rennes.
- Sartre, J.-P. (1946). *Descartes*. Paris-Genève : Editions des Trois collines.
- Sartre, J.-P. (2010). *L'Esquisse d'une théorie des émotions*. Paris : Hermann.